

Léon Mazzella

Chasses furtives

roman



Jean s'étira et planta son regard au plafond. Il mit ses mains derrière la tête et pensa fort à son grand-père qui faisait toujours la sieste dans cette position, en respirant fort avec le nez à cause de son rhume des foins et qu'il surprenait souvent étendu ainsi sur son lit.

Ils vivaient alors ensemble dans leur maison des marais. C'était le moment où Jean lui apportait une tasse de café afin de hâter leur départ pour la chasse dans les barthes de l'Adour, ces grandes prairies marécageuses qui définissaient son bonheur.

Jean éprouvait sa passion dans l'exercice solitaire des plaisirs de la nature, les sensations

procurées par l'envol d'une bécassine, la disparition de la dernière étoile de l'aube, le regard complice de son chien qui avait épousé le silence du ciel et la sagesse des vieux.

Il ne trouvait de sens à l'existence que dans les bois et les marais. Les seules choses qui lui faisaient impression étaient encore le passage des palombes en octobre, une passée aux canards au bord d'un étang, l'approche d'un chevreuil au plus profond d'un bois, l'envol d'une bécasse et les souvenirs des chasses africaines de son grand-père.

Ses amis lui répétaient que la vérité se trouvait sur l'épaule nue d'une femme ou dans la rue. Jean restait sourd à ces prêches. Il avait connu quelques femmes et détestait la rue. Son temps était dédié aux quêtes sauvages, à sa communion avec les éléments, à son avidité d'émotions animales, à sa soif de

connaître absolument tout des oiseaux ; leur sexualité, leur vol, leur langage, leurs forces, leurs goûts, leurs origines...

Il était chasseur de toutes ses fibres. C'était un séducteur d'oiseaux.

Il appartenait aux forêts et à leur solitude. Son enfance était peuplée d'aubes marécageuses et de crépuscules dans des bois profonds comme des puits, de collections de plumes, de photos de traces dans la neige ou sur le sable, d'animaux surpris et de son grand-père chassant avec un aigle.

Il vivait heureux, même ces jours où flotte la voix transparente d'un autre nous-même, entre le presque rien et l'indicible, comme ce sein nu entre deux chemises dont parle Valéry, ou un lac inconnu où vont boire les lynx.

*

C'était une belle journée d'hiver : ciel bleu intense, air glacé. Une langue de pelouse à l'ombre d'un mur était encore blanche. Il imagina une volée de sarcelles rasant le Luy, cet affluent de l'Adour qui ouvre en deux la barthe de l'Erika, son jardin des délices.

L'envie de quitter Bordeaux pour aller chasser montait. Il se changea. Il lui fallait mettre des vêtements verts, endosser sa veste de chasse, sa *seconde peau*, une vieille toile décolorée par le temps et la pluie, imprégnée de parfums de sous-bois et de sauvagine. Jean ne la lavait jamais. Il se déshabilla et respira longuement ses bras, ses mains, ses épaules qui exhalaient un mélange d'huile de bain et de peau de femme. Il inclina une dernière fois la tête vers le creux de son épaule droite, inspira à fond pour faire une réserve d'odeurs dans les caves de son corps, puis s'habilla, chaussa ses bottes, prit

le fusil, la cartouchière, l'opinel, une plaque de chocolat, la flasque d'alcool ambré, la clé de la maison des marais. Il siffla le chien qui tremblait d'impatience, laissa la ville et s'engagea sur la route de Bayonne, déserte, attirante. Une lame dans la forêt.

*

La traversée monotone des Landes de Gascogne était ponctuée de repères : la sortie en direction d'Arcachon, les immenses champs de maïs avant Labouheyre où Jean s'attendait toujours à apercevoir un chevreuil, un buisson où se cachaient les gendarmes, une voie ferrée désaffectée qui traverse la route, le clocher de Saint-Geours-de-Maremne, dernière étape avant les barthes. Le village de Saubusse, situé au bord de l'Adour, était anormalement animé. Les pêcheurs de pibales préparaient leurs barques plates et leurs filets ronds

pour la nuit. Quelques prises avaient déjà été signalées du côté d'Hendaye. La saison commençait.

Jean arriva juste pour la passée du soir, attendit la fin d'une chanson avant de couper le moteur.

Le silence le submergea comme une avalanche.

Il resta quelques instants assis dans la voiture que le chien faisait trembler par ses trépignements. De légers tintements métalliques, sous le capot, l'étonnaient.

Les feuilles des chênes ne bougeaient pas. Six palombes passaient très haut. Jean regarda le chien qui n'avait cessé de le tenir avec ses prunelles mordorées et le libéra. Le chien sauta et pissa longuement contre une roue de la voiture en levant le nez pour saisir une émanation.

L'air fraîchissait déjà. Jean chargea son fusil et pénétra en silence dans le marais.

Un héron cendré s'envola tout près de lui : aucun chasseur n'avait dû traverser l'endroit depuis plusieurs heures.

Le chien commença à quêter nez à terre. Jean allongea le pas pour le suivre.

Coudes hauts, queue raide, il coulait comme une panthère. Deux coups de feu claquèrent au-delà du fleuve, dans la barthe voisine. Un vol de vanneaux s'éleva et vint tournoyer au-dessus de Jean. On entendait le bruit de van de leurs ailes. Quelques oiseaux faisaient des piqués vertigineux, emportant toute la volée à leur suite comme un tourbillon de feuilles mortes, rasiaient le sol puis reprenaient de la hauteur. Ils attendaient que le chasseur s'éloigne pour se poser à nouveau sur les prairies humides.

Brusquement, le chien se retourna sur ses propres traces. Il ne bougeait plus, semblait paralysé, le corps arqué, en fer à cheval, les

yeux rivés au sol, la patte arrière droite légèrement relevée. Le cœur de Jean se mit à battre très fort ; il avala sa salive avec peine, fit un effort pour ralentir sa respiration, crispa ses mains sur le fusil et attendit.

Au bout de quelques secondes, cinq tout au plus, deux bécassines jaillirent devant la gueule du chien. Jean fut effrayé par le bruit de leur envol ; il leva promptement le fusil sur celle qui fuyait à gauche, attendit qu'elle fasse son zig puis son zag avant de tirer. L'oiseau bascula ; il dirigea les canons vers le second oiseau qu'il rattrapa de justesse à une trentaine de mètres.

Le chien tenait déjà la première demoiselle dans la gueule lorsque Jean cassa le fusil pour en extraire les deux douilles fumantes et les glisser dans une poche. Il prit l'oiseau à son chien qui courut chercher la seconde bécassine. Elle vivait encore. Désagréable surprise.



Léon Mazzella est journaliste en art de vivre : littérature, gastronomie, vins, voyages et il enseigne la presse écrite. Ecrivain, il a signé une vingtaine d'ouvrages : romans, nouvelles, poésie, essais, beaux-livres. Il a aussi dirigé une maison d'édition. Enfin, il partage son amour des livres et des vins sur son blog KallyVasco.



Chasses furtives

Léon Mazzella

Nouvelle édition revue et augmentée d'une préface inédite de l'auteur.

Un homme – Jean. Et son chien. Une maison des marais. Ou plutôt des barthes, ces prairies humides qui bordent l'Adour. L'ombre tutélaire du grand-père disparu. Le grand initiateur et son aigle royal. Un souvenir – celui de Marie, la femme-renarde qui faisait corps avec Jean dans ses chasses furtives. Un braconnier taiseux et complice de l'amitié des oiseaux. Une ville trop grande, trop loin des prés. Un grenier vide et une histoire qui tente de trouver ses racines dans les marais. La montagne basque. La quête d'un grand chevreuil dans la forêt landaise. Des images fortes.

Un roman dans lequel la poésie des matins blancs tient une grande place qu'elle partage avec la pudeur et avec la solitude heureuse d'un jeune homme sauvage. Jean est un séducteur d'oiseaux.

Un ton singulier. Une voix dans un genre rare.

Prix Jacques Lacroix de l'Académie française.

Prix François Sommer.

